

Philippe Madec

« **Je m'en souviens** »

Plourin-Lès-Morlaix 1991-2004

Texte produit pour le livre « Le Temps à l'œuvre citoyen. Plourin-Lès-Morlaix 1991.2004 » publié aux éditions Jean-Michel Place et Sujet/Objet à Paris en 2004.

Depuis 1991, treize années de travail en commun se prolongent à Plourin-Lès-Morlaix. La commune passe au temps présent, à son pas, un lieu après l'autre, à quelques lieux près. La tâche essentielle menée à bien, ce territoire aux trois visages de campagne, de bourg et de banlieue morlaisienne, a maintenant un centre. Loin s'en faut, le bourg ne sera pas un village devenu kitch par trop de neuf, de rénovation et de restauration ; il convenait d'en prendre garde à temps.

De ces années, sortent des valeurs saillantes, des visages, des matières, des circonstances, des événements et des détails qui en font une entreprise humaine consistante et charnue.

Ici, plus particulièrement, je me souviens de Pierre Barbier, le maire, aujourd'hui maire honoraire ayant tôt cédé la place à ses colistiers, et avec lequel, au fil des années, des liens de respect et d'affection se sont tissés.

Je me souviens d'un après-midi d'hiver au début 91, où Pierre se demandait si le concours de la mairie et de la médiathèque n'était pas trop petit pour mon atelier. C'est à force de clairvoyance, de sens de l'histoire et de la communauté qu'il en a fait une grande réalisation.

Je me souviens du jour du jury du concours, de cette longue route depuis Paris sous la pluie, faite dans ma Polo poussive, et de mon retard qui petit à petit s'avérait, de ma peur de ne pas y arriver. Finalement, le jury a accepté que je passe en dernier lieu. Une fois rendu au bourg, en attendant mon tour, je me suis promené pour respirer, décompresser. Je me souviens qu'alors j'ai découvert la présence d'une statue magnifique et rare de Sainte-Anne, polychrome de Doré, dans une des chapelles collatérales de l'église, une Sainte-Anne qui porte la Vierge qui porte le Christ. De sa présence et de la dévotion que mon père et ma mère ont pour elle, je vis le présage iconoclaste d'un résultat favorable à ce concours.

Je ne me souviens pas du passage devant le jury.

Mais ensuite, je suis resté pour déambuler en espérant le résultat, qui est venu au hasard d'une venelle de la bouche du responsable des services techniques. C'était gagné. J'ai téléphoné partout.

Je me souviens que tous les architectes présents dans le jury avaient voté contre mon projet, et que commençait ainsi l'attitude courageuse et assurée des élus qui allaient chaque fois choisir,

non pas le projet le plus évident mais celui qui répondait le mieux à leur conception de la vie ensemble.

Je me souviens de l'exposition publique qui a suivi le jury, des votes du public qui ne désignaient pas mon projet en tête, mais qui, en réponse au questionnaire proposé, répondait unanimement que mon projet répondait le mieux à l'usage, à la pérennité et à l'expression de la démocratie. L'absence de toiture à deux pans nous avait desservi.

Je me souviens de maire adjoint d'alors chargé de l'urbanisme qui n'aimait pas le projet parce qu'il n'avait pas de toit et parce que le mur de la salle du conseil lui semblait trop grand. Nous avons tiré de notre opposition franche et têtue comme savent le faire les bretons, une sympathie réaffirmée chaque fois que nous nous rencontrions.

De cette matinée parisienne en 1992, lors de la première remise du *Prix de l'Aménagement urbain*, après que le premier élu d'une grande ville de la deuxième couronne, épris de pastiche, s'élevait contre la remise à l'unanimité du jury de ce prix à Plourin, quand Pierre Barbier, représentant la plus petite commune, est venu expliquer avec la force et la conviction d'un breton cultivé et responsable qu'il ne savait pas par quelle idéologie il était possible d'exclure la modernité de la tradition, et que sa population consultée acquiesçait.

De ces moments où l'opposition désarçonnée par le succès de l'aménagement se répandait dans la presse en parlant de « la cathédrale Saint-Pierre », de cet après-midi d'hiver où les actualités régionales sur FR3 alertées par le *Prix de l'Aménagement Urbain* souhaitaient un reportage, de mon intervention où pour défendre Pierre, j'évoquais en guise de fin les attaques de l'opposition parlant de « la mégalomanie du maire », ajoutant immédiatement « la soi-disant mégalomanie du maire », dernière assertion que les journalistes plus avides de scandale que d'information ont coupé au montage. Je me souviens du trouble créé par la diffusion du sujet et, surtout, du maintien intact de la confiance entre nous.

De cette fin de matinée, peu avant la Toussaint en 1998, alors que nous discutons des positions exactes de l'abri pour les cérémonies civiles et du columbarium, quand une dame âgée, une dame de la campagne, comme on dit, venue préparer la tombe de sa famille a traversé le cimetière droit vers nous, noire et voûtée, pour nous remercier de l'importance du travail accompli.

Et, en fin de compte, de tout ce cortège de discussions et d'explications, de déambulations d'un lieu à l'autre, pour voir et s'assurer, avec toujours le même souci de connaissance et du partage.

Nous avons dessiné, pour le sol du jardin enclos de la salle du Conseil, un dallage en schiste gris vert au calepinage cyclopéen, chaque pierre ayant un contour précis, certaines dépassaient le mètre de diamètre. Le schiste choisi venait de Chine. Commandé, il arriva trois mois plus tard par bateau sur des palettes archaïques assemblées de lacets, belles comme savent l'être les emballages asiatiques. Au beau milieu de la pose, l'entreprise nous apprit qu'il y avait une erreur dans la livraison : il manquait un tiers de la commande. Aucune autre solution n'étant envisageable, il fut demandé aux chinois de nous fournir la part manquante, ce jardin serait donc achevé après la réception du chantier. Trois mois après, la part manquante des pierres était livrée. Catastrophe ! Au lieu que les pierres aient été taillées selon le calepin précis de notre projet, elles étaient toutes circulaires, d'un diamètre de soixante centimètres. Comme nous ne

pouvions pas refuser cet envoi, le sol a été démonté en partie, des pierres rondes ont été cassées, pas toutes, et le sol a ainsi été terminé. Grâce au talent du poseur, cet avatar n'apparaît que très peu. C'est plus tard que nous avons eu la réponse à la question : pourquoi rondes ? L'entreprise en charge de la réalisation du paysage reçut une photographie venant de Chine, elle montrait que toutes les pierres composaient une fleur et était accompagnée de ce mot : « Pour nous faire pardonner de cette erreur, nous vous avons fait cette fleur ! ».

Au cœur de Plourin-Lès-Morlaix, au moment où le projet de centre-bourg a été lancé, il restait une ferme qui appartenait à la famille Messenger. Parmi les bâtiments de la ferme se trouvaient deux bâtisses anciennes datant du dix-huitième siècle, une longère transformée depuis en point d'information et galerie d'art, et une maison recevant pour partie la médiathèque. Cette maison, que l'on appelle toujours à Plourin : « la maison Messenger » avait été malmenée comme on le faisait dans les années cinquante. Ses façades en pierre apparente avaient été enduites au ciment et ses fenêtres originales, petites aux contours de granit, avaient été remplacées par des larges baies aux jambages, linteaux et appuis en béton. Parce que nous voulions que la rencontre, le dialogue si l'on veut, entre l'ancien et le contemporain, la tradition et la modernité, s'opère dans la force de l'affirmation, réciproque mais attentive à l'autre, et non pas dans l'affadissement d'un rapprochement par tentative de mimétisme, nous avons cherché à respecter la dignité de l'ancien et la dignité du moderne.

Dans notre projet et à partir de cartes postales anciennes montrant la maison Messenger, nous avons redessiné les façades initiales. Aussi fallait-il supprimer les baies modernes.

Alors durant le chantier, il y eut un moment difficile pour la population. Au cœur du bourg s'élevait d'une part une structure inattendue, métallique ou en béton, sans toit en ardoises, et de l'autre la maison Messenger, tout à côté, n'avait plus de toiture (compte tenu du mauvais état de la charpente) et ses murs étaient « explosés », quasiment détruits afin de supprimer les baies en béton.

Une recherche menée en cours de chantier, a permis de retrouver les pierres de contour des baies initiales le long d'un talus dans le champ d'une tante de la famille Messenger. Les pierres acquises par la mairie sont aujourd'hui de retour à leur place. Petit à petit, les murs furent reconstruits. La maison avait été détruite pour redevenir elle-même. Le maçon qui était à l'œuvre vit venir à lui une femme en pleurs qui le remercia de rebâtir comme avant cette maison qui appartient à sa famille. Le toit fut remis ensuite, en ardoise de montagne, épaisses, solides et colorées.

De l'ancienne salle du conseil, trop petite, où nous parlions des aménagements de bureau.

De cette après-midi au pied du château de La Roche Jaigu pour choisir l'appareillage de pierres.

De cette discussion avec Jean-François Pousse, sur la tectonique de la pierre.

De ces maçons devenus les stars du bourg.

De cette apparition des roses pompons au pied de la stèle de l'Age de Fer.

De cette conversation dans la rue de Pen Ar Roz avec la petite dame au pignon à refaire.

Je me souviens du son du chantier.

Je me souviens du restaurant ouvrier où je suis venu avec mon père, sur la place.

Je me souviens de ce journaliste qui a immédiatement compris qu'il s'agissait d'une installation de la vie.

Je me souviens du travail particulier d'Eric Thave, dans une recherche exigeante quant à la conception de la salle du conseil, et des précisions extrêmes de Christine Verjus dans le travail de topographie.

Je me souviens du passage de Mickael Van Valkenburg à Plourin. Nous quittions le concours présidentiel pour le Jardin des Tuileries pour nous fonder dans une campagne lointaine. De sa capacité à voir immédiatement.

Je me souviens de toutes ces collaborations.

Je me souviens de ce voisin de la mairie, si sympathique, venant toujours nous parler sur le chantier de la rue.

Je me souviens de l'exigence dans la durée de Pierre Barbier. De la poste bleue et non pas jaune.

Je me souviens que rien n'était acquis.